

Le dernier des huit chapitres (ils sont tous abondamment documentés) s'intitule « Au-delà de l'action ». Christophe Girod aborde ici des questions d'ordre juridique afin de déterminer les notions de droits de l'homme, droit humanitaire, droit d'ingérence, etc. Sont traitées également les positions du CICR vis-à-vis du désarmement et de la protection de l'environnement, vastes sujets qui pourraient donner lieu à des études plus approfondies.

Les sources primaires de l'ouvrage (archives du CICR, témoignages des délégués du CICR) sont complétées par un dépouillement de la presse internationale, ainsi qu'une bibliographie annotée sur le conflit en général, quasi exhaustive (documents officiels et ouvrages en anglais et en français) sur la question du droit international humanitaire en particulier.

Ce souci d'aborder la question du droit humanitaire sous toutes ses facettes et dans toute sa complexité, constitue certainement un des atouts majeurs de l'ouvrage. L'effort continu de maintenir une objectivité entre la présentation du fait et l'analyse en est un autre. Même si l'auteur exprime parfois un parti pris, celui-ci est dû plutôt à certaines omissions. Ainsi, la première guerre du Golfe entre l'Irak et l'Iran aurait été promue par les monarchies du Golfe (p. 9), de même que la politique des bas prix pour le pétrole (p. 10). Mais Christophe Girod ne mentionne pas que cette guerre et la politique pétrolière avaient été favorisées, voire commanditées par les Etats occidentaux avec, à leur tête, les Etats-Unis, qui, lors de la chute du régime du Chah en 1979, avait vu disparaître leur bastion principal au Moyen-Orient.

La lecture de *Tempête sur le désert* exige d'admettre que seule l'absence de tout engagement politique, de tout parti pris, permet l'action humanitaire du CICR. C'est un peu difficile à accepter, et l'auteur en a conscience.

— NICOLA HAHN

*AQABAT JABER, UNE PAIX SANS LE RETOUR, ET JÉRUSALEM, LE SYNDROME BORDERLINE. DEUX FILMS D'EYAL SIVAN, PRODUCTION MOVIMENTO/ARTE, 1995.*

Eyal Sivan, qui est israélien et à qui l'on doit déjà plusieurs films fort intéressants, vient d'achever coup sur coup *Aqabat Jaber, Une paix sans retour* et *Jérusalem, Le syndrome borderline*. Ces deux films, récemment diffusés sur Arte, sont réalisés dans des styles si différents qu'il est a priori difficile d'y voir une continuité de propos. On devine cependant que Sivan a voulu former un diptyque provocateur, en abordant parallèlement deux des thèmes les plus occultés des actuelles négociations de paix : le problème des réfugiés et la question de Jérusalem. Il faut saluer la démarche même du cinéaste, qui met les pieds dans le plat. Au Moyen-Orient comme ailleurs, il était sans doute inévitable de voir les hommes politiques repousser aux calendes grecques la discussion sur les racines du mal afin de mieux se consacrer (avec l'insuccès que l'on sait) au traitement des symptômes. En choisissant de parler des réfugiés et de Jérusalem, ces deux films ont le grand mérite de constituer une protestation contre les dangers de cette occultation.

Aqabat Jaber est un camp de réfugiés situé en plein désert, à trois kilomètres au sud de la ville de Jéricho. Jusqu'en 1967, ce camp hébergeait plus de 60 000 palestiniens, originaires d'une centaine de villes et villages, qui subsistaient grâce aux distributions mensuelles de produits de première nécessité fournis par l'UNRWA et la Croix-Rouge. Pendant que la plupart de leurs villages d'origine étaient rasés et que des villes et des kibboutzim israéliens étaient construits sur leurs décombres, les gens d'Aqabat Jaber se sont installés, comme tous les autres réfugiés palestiniens, dans un quotidien provisoire dominé par l'aspiration au retour, qui dure maintenant depuis un demi-siècle. L'histoire spécifique du camp est rappelée par un déroulant au début du film : la guerre de juin

1967 ramena sa population à 3000 personnes, tous les autres ayant fui l'avancée de l'armée israélienne pour se réfugier de l'autre côté du Jourdain. De 1967 à 1994, Aqabat Jaber subit l'occupation israélienne dans les conditions que l'on connaît, avant d'être confié à la nouvelle autonomie Palestinienne, responsable des régions de Gaza et de Jéricho depuis les accords intérimaires signés entre Israël et l'OLP.

Sivan, qui avait tourné ici son premier film (*Aqabat Jaber, vie de passage*) en 1986, a eu la bonne idée d'y retourner en 1994 pour aller voir si la perception d'eux-mêmes qu'avaient les réfugiés s'était transformée après sept ans de soulèvement populaire (l'Intifada), et quelques mois d'autonomie palestinienne. Comme pour *Vie de passage*, son opératrice Nurith Aviv a filmé une sorte d'état des lieux du camp, et son interprète palestinien a posé trois ou quatre questions, toujours les mêmes, à un petit nombre de personnages dont certains apparaissaient déjà dans le film de 1986.

« *Qu'est-ce qu'un réfugié ?* » « *Espérez-vous encore retourner vivre dans votre village ?* »

« *Envisagez-vous la paix sans ce retour ?* »

Un montage parfaitement respectueux de leur parole restitue leurs réponses, qui sont souvent des monologues étonnants de poésie.

La plupart d'entre eux sont nés à Aqabat Jaber mais se considèrent toujours comme des exilés. Même ceux qui sont en train de construire une maison neuve disent qu'ils y élèveront leurs enfants dans l'espoir du retour à un village natal mythifié, dont personne ne prend la peine de dire qu'il n'existe plus. Devant la caméra oubliée, un jeune reproche à un vieux d'avoir fui en 1948, de ne pas avoir assez résisté.

Un homme avoue qu'il ne croit plus au retour, ce « *grand mot* » qui équivaut à « *souffler dans un ballon troué* ». Lui veut saisir la chance de l'autonomie, parle d'une citoyenneté palestinienne à construire ici et maintenant.

Mais même l'officier palestinien, revenu d'exil pour appliquer les accords d'autonomie dans le camp où il est né, parle du village natal de ses parents comme la seule patrie qui vaille vraiment la peine d'être retrouvée. Simple et

dépouillé, le film de Sivan dresse un constat terrible, presque clinique, de la perpétuation du sentiment de perte et de honte du réfugié. A Aqabat Jaber, on enfante toujours dans le passé : le mot avenir y sonne comme une incongruité.

Quant à *Jérusalem, Le syndrome borderline*, c'est un film impressionniste, presque baroque, qui dresse un constat très rude des données psychologiques de base de la question de Jérusalem. Dans ce film, pas de chiffres, de cartes, ni de déroulant explicatif ; pas d'interviews, ni presque de paroles. L'hystérie tribale qui risque à tout instant de faire exploser la poudrière de Jérusalem y est donnée à l'état brut. Sivan ne verse pas dans la facilité du renvoi dos à dos des « extrémistes des deux camps ». Pour lui l'intégrisme a un camp, et ce n'est pas celui qu'on croit. Des images fortes restent à l'esprit après la vision du film, comme celle de ce juif orthodoxe qui parcourt le marché de Mahané Yéhuda à l'heure de l'entrée du shabat pour ordonner aux commerçants de fermer boutique. Une horde germanique de touristes-pèlerins, que Sivan semble considérer comme de nouveaux croisés à l'assaut des ruelles de la vieille ville, sont filmés lors d'une visite à la basilique du Saint-Sépulcre. Leur accompagnatrice oublie son texte pour leur faire admirer la jeunesse et la culture des soldats israéliens qui se trouvent là « en excursion ». Lorsque l'appel à la prière s'élève d'un minaret voisin, elle fronce les sourcils d'un air dégoûté, en attendant que le gêneur se taise (où que les infidèles s'en aillent ?...) Sivan a aussi filmé des scènes consécutives à l'enterrement de Baroukh Goldstein, l'officier-colon israélien auteur du massacre de la mosquée d'Hébron. Eructant leur haine face à la caméra, ses adeptes célèbrent la mémoire du « *saint* » en hurlant « *Mort aux Arabes ! Mort aux gauchistes ! Mort aux journalistes !* » Il ose la métaphore rabâchée de la ville-putain, ouvrant ses cuisses à la névrose de ceux qui viennent s'y réincarner en prophètes (c'est le fameux syndrome de Jérusalem, que les psychiatres de la ville

connaissent bien, et qui donne son titre au film). Une bande son très élaborée mêle des chantres yéménites ou alépins pour les paroles d'Isaïe, *Le Livre d'Esther* ou le *Cantique des Cantiques*. Et sur la sortie des musulmans après la prière à al-Aqsa, un texte du poète irakien Moudafar al-Nawab, le seul texte contemporain et profane du film : ... « *Par les jours de famine et de détresse, je jure qu'aucun Arabe ne survivra sous le régime de ces prédateurs. Jérusalem est la vierge promise aux Arabes et vous laissez le violeur entrer la nuit dans sa chambre. Vous vantez votre bravoure mais déposez le glaive, criant pour la faire taire en croyant sauver votre honneur. Regardez-vous, vous n'êtes que des lâches...* »

Ce que Sivan semble vouloir dire dans ce film dérangent, qui laisse perplexe et auquel je préfère personnellement la brutalité de *Aqabat Jaber, une paix sans retour*, c'est que si Jérusalem devait à nouveau être consumée par le feu et les larmes, la responsabilité en incomberait aux derniers conquérants en date, ceux qui détiennent la force et imposent leurs mythes à l'occupé. S'offusquer de cette vérité équivaudrait à se voiler la face de ses doigts pour cacher le soleil, mais elle valait la peine d'être rappelée.

— SIMONE BITTON

---

REVUE CHIMÈRES. « TSIGANES. TRANS-TERRITORIALITÉS ». N° 25, PRINTEMPS 1995, 190 p., 100 F.

Les Tsiganes, « *ce peuple à géométrie variable* », sont cadrés ici tantôt sur le terrain lui-même, tantôt du haut (mais pas trop) des promontoires analytiques d'où la pensée et si possible l'intelligence peuvent relier ce que la distance sépare. La revue s'appelle *Chimères* mais on ne pourra pas facilement se débarrasser, sous le prétexte qu'elles seraient chimériques, des perspectives qui y sont découvertes.

Il revient à Rajko Djuric, président de l'Union romani internationale, de suivre les

Tsiganes en Europe, Etat par Etat, et d'en raconter l'histoire récente. On y apprend par exemple, et pour s'en tenir à des « détails », que, pour la totalité des Etats et des citoyens – non-Roms, bien sûr – d'Europe centrale et de l'Est, comme jadis pour la France rurale dite profonde, le qualificatif rom (VF : romanichel) est synonyme d'infamie. Ainsi, dans le but de déconsidérer Ceausescu, des bruits ont-ils couru, et courent sans doute encore, qu'il « l » aurait été, que c'en était un... Idem pour Iliescu ou Janos Kadar. Ces sortes de petites choses « insignifiantes » qu'un historien « sérieux » ne rapporterait peut-être pas, ont je ne sais quoi de la précision d'une photo. Pas plus, mais pas moins. (Et ceci encore, du même genre, mais extrait d'un des trois articles signés Claire Auzias : « *En Hongrie, la tsiganologie était une branche de la criminologie* » !) Autre « brouille » : Jan Palac, l'étudiant tchèque qui, en 1968, s'était immolé par le feu pour protester contre l'invasion de son pays par l'armée Rouge et dont le monde entier avait su le martyre, eh bien, Jan Palac n'était pas seul. Si l'on en croit Djuric, un autre étudiant avait lui aussi choisi de se faire brûler vif. Le monde n'en a rien su. Cet autre étudiant était tzigane. Bien sûr. Son geste, pas plus que sa personne précédemment, n'a eu droit à la reconnaissance.

Le même Djuric, dans un court entretien, interroge Milovan Djilas, ancien compagnon de Tito puis opposant, qui ne se fait aucune illusion sur les chances de voir « *renaître la Yougoslavie sous la forme d'une communauté de peuples* ». On avait cru le comprendre. Mais, ajoute Djilas, « *les Yougoslaves, et surtout les Serbes, les Croates et les Musulmans essaieront après la fin de la guerre d'instituer des formes de coopération parce qu'ils partagent une histoire commune – et cela n'est pas rien, n'est-ce pas ? – et ils s'associeront à nouveau* ». Il y a dans l'incidente « et cela n'est pas rien, n'est-ce pas ? » quelque chose de pathétique, comme si Djilas n'était quand même pas tout à fait sûr de la réponse, comme s'il n'excluait pas l'hypothèse, après tout, que cela puisse être rien.